

quites les fondemens d'une colonie qui n'existe plus.

XXXIII.  
Cultures  
établies à la  
Jamaïque.

La Jamaïque s'occupa long-temps beaucoup trop d'un commerce frauduleux, et trop peu de ses cultures. La première à laquelle les Anglais se livrèrent fut celle du cacao, qu'ils avaient trouvée bien établie par les Espagnols. Elle prospéra tant que durèrent les plantations de ce peuple, qui en faisait sa principale nourriture et son négoce unique. Les arbres vieillirent; il fallut les renouveler; mais, soit défaut de soins ou d'intelligence, ils ne réussirent pas, et on leur substitua l'indigo.

Cette production prenait des accroissemens considérables, lorsque le parlement la chargea d'un droit qu'elle ne pouvait porter, et qui en fit tomber la culture à la Jamaïque, comme dans les autres îles anglaises. Cette imprudente taxe fut depuis supprimée; on lui substitua même des gratifications: mais cette générosité tardive n'enfanta que des abus. Pour jouir du bienfait, les Jamaïcains contractèrent l'habitude qu'ils ont conservée de tirer cette précieuse teinture de Saint-Domingue et de l'introduire dans la Grande-Bretagne comme une richesse de leur propre sol.

On ne saurait regarder comme entièrement perdue la dépense que fait à cette occasion le gouvernement, puisque la nation en profite; mais elle entretient cette défiance, et, s'il faut le dire, cette friponnerie que l'esprit de finance a fait

naître dans toutes nos législations modernes entre l'état et les citoyens. Depuis que le magistrat n'a cessé d'imaginer des moyens pour s'approprier l'argent du peuple, le peuple n'a cessé de chercher des ruses pour se soustraire à l'avidité du magistrat. Dès qu'il n'y a point eu de modération dans les dépenses, de bornes dans l'imposition, d'équité dans la répartition, de douceur dans le recouvrement, il n'y a plus eu de scrupule sur la violation des lois pécuniaires, de bonne foi dans le paiement des impôts, de franchise dans les engagements du sujet avec le prince. Oppression d'un côté, pillage de l'autre. La finance poursuit le commerce, et le commerce élude ou trompe la finance. Le fisc rançonne le cultivateur, et le cultivateur en impose au fisc par de fausses déclarations. Ce sont les mœurs des deux hémisphères.

Dans le nouveau, il existait encore quelques plantations d'indigo à la Jamaïque lorsqu'on commença à s'y occuper du coton. Cette production eut un succès rapide et toujours suivi, parce qu'elle trouva sans interruption un débouché avantageux en Angleterre, où on la mettait en œuvre avec une adresse qui a été plutôt imitée qu'égalée par les nations rivales.

Le gingembre a été moins utile à la colonie. Les sauvages que les Européens trouvèrent dans les îles d'Amérique en faisaient assez généralement usage; mais leur consommation en ce

genre comme dans les autres était si bornée, que la nature brute leur en fournissait suffisamment. Les usurpateurs prirent une espèce de passion pour cette épicerie. Ils en mangeaient le matin pour aiguïser leur appétit; on leur en servait à table, confit de plusieurs façons; ils en usaient après le repas pour faciliter la digestion; c'était, dans la navigation, leur antidote contre le scorbut. L'Ancien-Monde adopta le goût du Nouveau, et ce goût dura jusqu'à ce que le poivre, qui avait eu long-temps une valeur extraordinaire, fût baissé de prix. Alors le gingembre tomba dans une espèce de mépris, et la culture en fut à peu près abandonnée partout, excepté à la Jamaïque.

Cette île produit et vend une autre épicerie connue sous le nom impropre de poivre de la Jamaïque. L'arbre qui le produit est une espèce de myrte, qui croît ordinairement sur les montagnes et s'élève à plus de trente pieds. Il est très-droit, d'une grosseur médiocre, et couvert d'une écorce grisâtre, unie et luisante. Ses feuilles, qui ont une bonne odeur, ressemblent pour la forme et pour la disposition à celles du laurier, et les branches sont terminées par des corymbes de fleurs en tout semblables à celles du myrte ordinaire. Les fruits qui leur succèdent sont de petites baies un peu plus grosses que celles de genièvre. On les cueille vertes, et on les met sécher au soleil. Elles brunissent, et prennent une odeur d'épicerie qui, en Angleterre, a fait appeler ce

piment *allspice*. L'usage en est excellent pour fortifier les estomacs froids: mais qu'est-ce que cet avantage en comparaison de tous ceux que procure le sucre?

L'art de le cultiver ne fut connu à la Jamaïque qu'en 1668. Il y fut porté par quelques habitans de la Barbade. L'un d'entre eux avait tout ce qu'exige la sorte de création qui dépend des hommes: c'était Thomas Moddifort. Son activité, ses capitaux, son intelligence, le mirent en état de défricher un terrain immense, et l'élevèrent avec le temps au gouvernement de la colonie. Cependant le spectacle de sa fortune et ses vives sollicitations ne pouvaient engager aux travaux de la culture des hommes nourris la plupart dans l'oisiveté des armes. Douze cents malheureux arrivés en 1670 de Surinam, qu'on venait de céder aux Hollandais, se montrèrent plus dociles à ses leçons. Le besoin leur donna du courage, et leur exemple inspira l'émulation. Elle fut nourrie par l'abondance d'argent que les succès continuels des flibustiers faisaient entrer chaque jour dans l'île. Une grande partie fut employée à la construction des édifices, à l'achat des esclaves, des ustensiles, de tous les meubles nécessaires aux habitations naissantes. Avec le temps il sortit de cette possession une beaucoup plus grande abondance de sucre que d'aucune des autres colonies de la nation.

Le café prospérait dans les établissemens hol-

landais et français du Nouveau - Monde avant que les Anglais eussent songé à se l'approprier. La Jamaïque fut même la seule des îles britanniques qui crut devoir l'adopter ; mais elle n'en poussa jamais la culture aussi loin que les nations rivales.

Durant la sanglante guerre où la Grande - Bretagne se trouvait engagée contre ses enfans de l'Amérique septentrionale et contre leurs alliés , un vaisseau français qui revenait des Indes orientales chargé de jeunes plants de l'arbre à pain et des précieuses épiceries qui depuis si long-temps enrichissent les Provinces-Unies , tomba dans la flotte de Rodney. Cet heureux amiral envoya sa prise à la Jamaïque. Les trésors qu'elle portait y trouvèrent, dit-on , un climat , un sol favorables , et la colonie paraît s'en promettre plus tôt ou plus tard de grands avantages.

C'était, en 1756, une opinion généralement reçue , que la Jamaïque était dans le plus grand état de prospérité où elle pût atteindre ; une île occupée depuis un siècle par un peuple actif et éclairé ; une île où la piraterie et un commerce frauduleux avaient versé sans interruption les trésors du Mexique et du Pérou ; une île à laquelle aucun moyen d'exploitation n'avait jamais manqué ; une île dont les parages sûrs et les rades excellentes n'avaient cessé d'appeler les navigateurs ; une île qui avait toujours vu ses productions recherchées par l'Europe entière ; un tel

établissement devait paraître , même aux esprits les plus réfléchis , avoir fait tous les progrès dont la nature l'avait rendu susceptible.

La guerre , qui rendra cette époque à jamais célèbre , dissipa une illusion si raisonnable. Un fléau qui quelquefois bouleverse les états , et toujours les épuise , fut une source de fortune pour la Jamaïque. Les négocians anglais , enrichis des dépouilles d'un ennemi partout vaincu , partout fugitif , se trouvèrent en état de faire de grosses avances et de longs crédits aux cultivateurs. Les colons eux-mêmes , animés par le découragement des colons français , dont les travaux avaient jusqu'alors été si heureux , profitèrent avec chaleur des facilités que des événemens inattendus mettaient dans leurs mains. La paix n'arrêta pas l'impulsion reçue. Ce mouvement rapide n'a pas discontinué depuis. Si l'on en excepte les montagnes , les rochers , les lacs , les marais , les rivières , les sables qui occupent le tiers de l'île , et qui ne sont pas susceptibles de culture , le reste du pays a été successivement défriché.

En 1658 la Jamaïque comptait quatre mille cinq cents blancs et quatorze cents esclaves ; en 1670 , sept mille cinq cents blancs et huit mille esclaves ; en 1734 , sept mille six cent quarante-quatre blancs et quatre-vingt-six mille cinq cent quarante-six esclaves ; en 1746 , dix mille blancs et cent douze mille quatre cent vingt-huit esclaves ; en 1768 , dix-sept mille neuf cent quarante-

xxxiv.  
État actuel  
de la Jamaïque , considérée sous  
tous ses rap-  
ports.

sept blancs et cent soixante - six mille neuf cent quatorze esclaves ; en 1775 , dix-huit mille cinq cent blancs , trois mille sept cents noirs ou mulâtres libres , et cent quatre-vingt-dix mille neuf cents quatorze esclaves. Cent dix mille de ces malheureux étaient placés sur six cent quatre-vingts sucreries. Le reste était employé à des cultures moins précieuses dans quatorze cent soixante habitations , à la navigation , au service domestique , et à d'autres travaux de nécessité première.

A cette dernière époque , la métropole reçut de sa colonie huit cent mille quintaux de sucre , quatre millions de galons de rum , trois cent mille galons de mélasse , dix - huit mille quintaux de café , six mille quintaux de coton , six mille quintaux de piment , trois mille quintaux de gingembre , et pour quatre cent mille francs en bois de teinture ou de marqueterie. Ces objets réunis furent vendus quarante-un millions de livres.

Combien cette richesse doit s'être accrue depuis que le nombre des blancs s'est élevé à vingt-trois mille , celui des hommes libres de couleur à quatre mille cinq cents , celui des esclaves à deux cent cinquante-cinq mille sept cents , celui des sucreries à mille soixante et une , et leur produit à cent cinq mille quatre cents boucauts de sucre ; celui des autres cultures à une progression égale , depuis surtout que les productions de l'Amérique ont acquis une valeur qu'il était impossible de

prévoir ! Tel était en 1788 l'état de la Jamaïque. Ses prospérités ont dû beaucoup augmenter depuis cette époque.

Les dépenses publiques de la colonie s'élèvent annuellement à environ 900,000 livres. C'est avec des impositions sur les maisons , sur les différentes productions du sol , sur les boissons étrangères , sur la tête des noirs , et , dans les cas extraordinaires , avec un doublement de capitation qu'on pourvoit à ces besoins. Les comptables chargés , dans les dix - neuf paroisses , de lever les contributions ordonnées par l'assemblée générale , ont obtenu pour prix de leurs soins deux et demi pour cent , et le receveur-général en retient cinq.

Les monnaies qui circulent habituellement dans l'île ne passent pas un million de livres. Ce numéraire est plus que suffisant , parce qu'il ne sert qu'aux plus petits détails de commerce. Les esclaves apportés d'Afrique , les marchandises que l'Europe envoie , tout ce qui a une grande valeur est payé en lettres de change sur Londres et sur quelqu'un des autres ports britanniques où les colons envoient leurs denrées pour leur propre compte.

Le prix de ces productions n'est pas uniquement destiné aux besoins sans cesse renaissans de la Jamaïque. Une grande partie doit servir à l'acquiescement des dettes qu'un luxe immodéré et des malheurs trop répétés lui ont fait successivement contracter. Ses engagements , autant qu'on en peut

juger, s'élèvent aux deux tiers de ses richesses apparentes. Le plus grand nombre de ses créanciers est fixé en Angleterre. Les autres sont des négocians passagèrement établis dans l'île, parmi lesquels on compte beaucoup de Juifs. Puisse ce peuple, d'abord esclave, puis conquérant, et ensuite avili pendant vingt siècles, posséder un jour légitimement la Jamaïque ou quelque autre île riche du Nouveau-Monde ! Puisse-t-il y rassembler tous ses enfans et les élever en paix dans la culture et le commerce, à l'abri du fanatisme qui le rendit odieux à la terre, et de la persécution qui l'a trop rigoureusement puni de ses erreurs ! Que les Juifs vivent enfin libres, tranquilles et heureux dans un coin de l'univers, puisqu'ils sont nos frères par les liens de l'humanité, et nos pères par les dogmes de la religion !

Les navires destinés à l'extraction des denrées de la colonie sont très-multipliés, mais du port de cent cinquante à deux cents tonneaux seulement.

Un petit nombre prennent leur chargement au port Morant, qu'il faudrait regarder comme bon, si l'entrée en était moins difficile. Cette rade, située dans la partie méridionale de l'île, n'est défendue que par une batterie mal construite et mal placée. Douze hommes, commandés par un sergent, y font continuellement la garde. Non loin de là est une baie du même nom, plus commode et plus fréquentée par les navigateurs.

La côte n'offre plus de mouillage que pour de

très-petits bateaux jusqu'au Port-Royal, où est embarquée la moitié des productions de la colonie destinées pour l'Europe.

Plus loin est le Vieux-Havre, communément assez fréquenté. Les planteurs voisins ont souvent résolu d'élever quelques ouvrages pour protéger contre les petits corsaires les bâtimens qui y formeraient leur cargaison. Ce projet dispendieux paraît tout-à-fait abandonné. On a compris enfin que l'embaras de l'entrée serait toujours la meilleure des défenses.

La baie de la rivière Noire exigerait une bonne batterie. On l'établirait sans beaucoup de frais, et elle ferait la sûreté du grand nombre de petits navires qui la fréquentent.

Savane-la-Marr n'a jamais que peu d'eau, et son entrée est partout embarrassée de rescifs et de rochers submergés. C'est le plus mauvais port de la colonie. Il est pourtant devenu l'entrepôt d'un assez grand commerce depuis que le territoire voisin a été défriché. Ses habitans voulurent autrefois s'entourer de fortifications. L'ouvrage fut abandonné après qu'on y eut dépensé plus de cent mille écus. Il ne reste plus de ces travaux qu'un amas de ruines.

L'île n'a sur sa côte occidentale très-resserrée qu'un seul port, et c'est celui d'Orange. Sept ou huit bâtimens y prennent annuellement leur charge.

Le premier havre au nord, c'est celui de Sainte-

Lucie. Il est spacieux; il est sûr; il est défendu par un fort capable de faire quelque résistance, s'il était réparé, si son artillerie était mise en état de servir. On y entretient toujours une faible garnison.

Huit ou neuf lieues plus loin est l'excellente baie de Montego. La cinquième partie des productions de la colonie est embarquée dans sa petite ville de Barnet-Town, défendue par une batterie de dix canons.

Des bas-fonds rendent difficile l'entrée du port Sainte-Anne. A peine reçoit-il tous les ans quinze ou seize navires.

Le port Antonio est un des plus sûrs, mais non des plus fréquentés de l'île. Son fort est gardé par un détachement que commande un officier.

La côte orientale n'offre que le havre de Manchineel. Le mouillage y est bon, mais, dans les parages voisins, la mer est toujours violemment agitée par les vents d'est. C'est le quartier le plus exposé à l'invasion; et la batterie de dix canons qu'on y a construite ne le mettrait pas à l'abri du danger, si ses richesses étaient plus considérables. Toute la défense de la colonie réside proprement dans le Port-Royal.

xxxv.  
Moyens qu'a  
la Jamaïque  
pour se  
garantir de  
l'invasion.

Les Anglais ne se furent pas plus tôt rendus maîtres de la Jamaïque que le soin de rendre cette conquête utile et de s'en assurer la possession, les occupa. Les défrichemens entrepris par les Espagnols, et les avantages d'une rade im-

mense, sûre, commode, arrêtaient sagement leurs regards sur Port-Royal. La ville qu'ils y bâtirent, quoique placée dans des sables sur une langue de terre très-étroite, quoique privée par la nature d'eau potable et de tous les autres soutiens de la vie, devint en moins de trente ans une cité célèbre. Elle dut cet éclat au mouvement rapide qu'y entretenaient les productions de l'île, le butin des flibustiers, le commerce ouvert avec le continent voisin. Il y avait peu d'entrepôts sur le globe où la soif des richesses et des plaisirs eût réuni plus d'opulence et de corruption.

Un moment détruit, le 7 juin 1692, ce brillant spectacle. Le ciel, d'un azur clair et serein, devient sombre et rougeâtre dans toute l'étendue de la Jamaïque. Un bruit sourd se répand sous terre des montagnes dans la plaine. Les rochers se fendent, des coteaux se rapprochent. A la place des monts engloutis s'élèvent des marais infects. De vastes forêts sont transportées à plusieurs milles de leur situation première. Les édifices disparaissent dans des gouffres, ou tombent renversés sur leurs fondemens. Treize mille hommes trouvent la mort dans ce tombeau de l'île entière; trois mille périssent de la contagion qui suit ce fléau destructeur. A cette époque la nature perd, dit-on, de sa beauté, l'air de sa pureté, le sol de sa fertilité. Les Européens apprennent de ce phénomène épouvantable, ou ils ne l'apprendront jamais, à ne pas se reposer sur la posses-